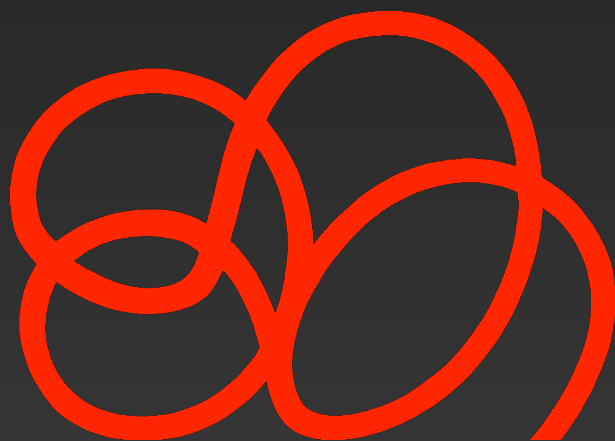
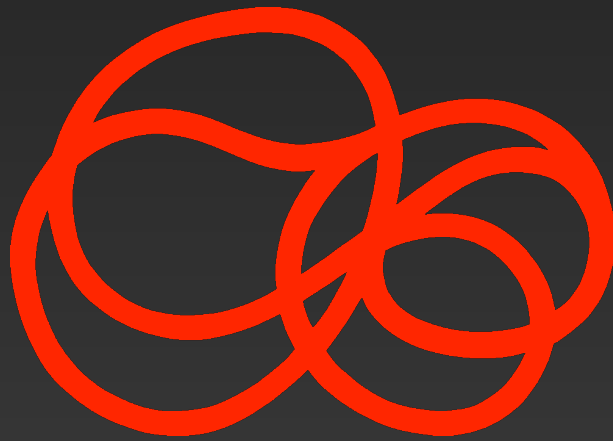


Dominique Petitjean



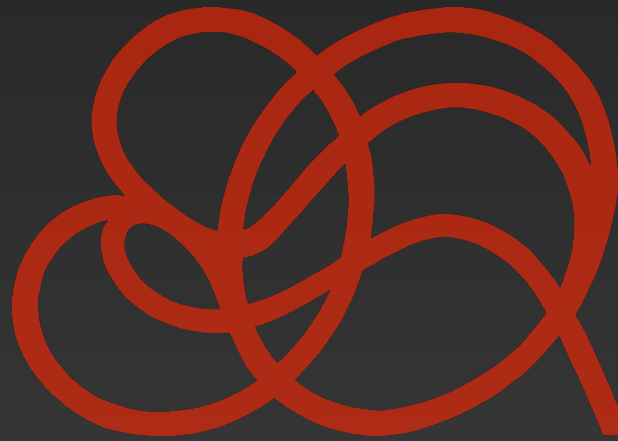
Mon âme



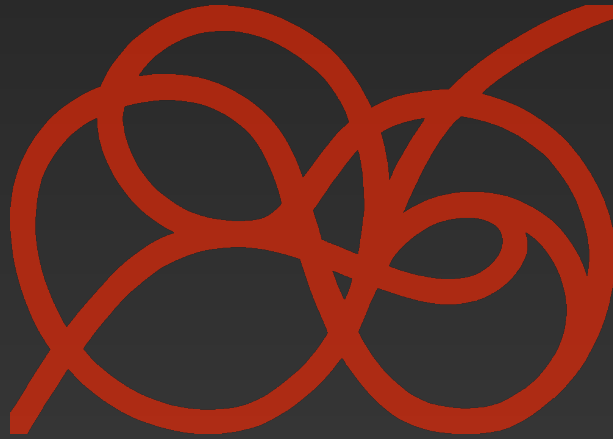
Une folle histoire du vide créateur,

septièmement :

*Retour de mon âme
sur son impossible franchissement
de la barrière du langage.*



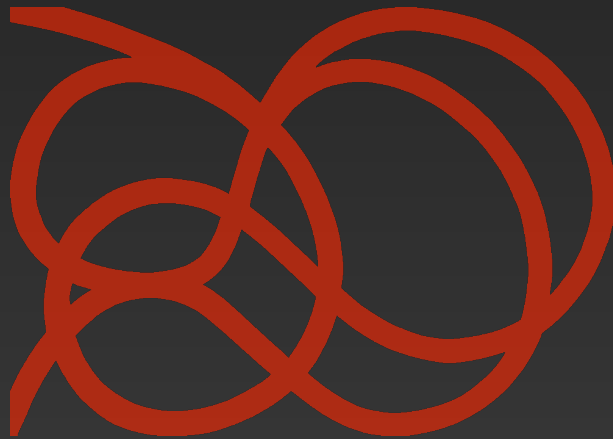
Mon âme



Du copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant, je ne me souviens ni du prénom, ni du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

Quand nous nous retrouvons le jeudi, mon ami, je te branle dès que tu me branles et vient, le mouvement d'inflexion de mon corps décidant de mon sort, que c'est toujours toi qui m'empoigne et me bascule et, le slip rabaissé avec mon pantalon sur les talons sans aucune opposition, qui m'encule.

Enhardis par nos bites raidies avant que nous ne baissions nos pantalons et par mon âme d'avoir fait le choix de vivre les plaisirs qu'esquivaît ma voix, mes doigts, en décalottant ton prépuce, frustrant mes lèvres entrouvertes et ma bouche mon anus quand, ta virilité fermement épanouie, presque toute, je la suce.



Ta bite qui s'arque entre mes doigts sans être froide et roide comme la quille que j'ai, en tapinois, taillé dans du bois, à pleine bouche je la salive tant il me tarde, agenouillé comme un officiant, de me retourner ou mieux encore de me renverser sur le séant pour que mon âme épouse, comme une femme que le frein de la pudeur ne retient, la vigueur de tes reins.

Autant j'apprécie que, de tout ton content, tu éjacules quand tu m'encules autant, mon ami, je crains que l'enivrement de nos langues à se manger dans l'aphasie d'un baiser ne nous mène à recouvrer la raison dans la romance de nous être rencontrés pour toujours nous entendre à laquelle mon âme d'enfant abandonné ne veut se laisser prendre.

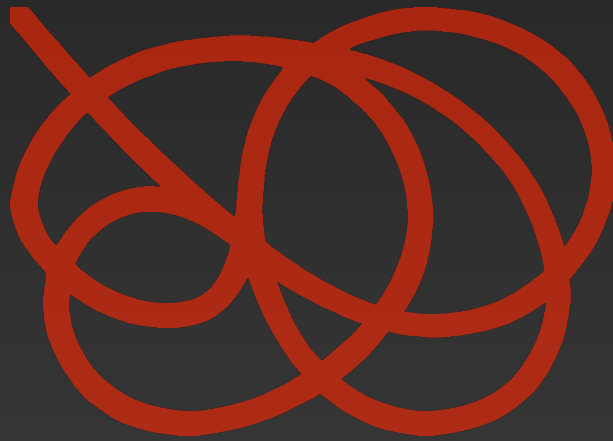
De loger toute la longueur de ta bite dans mes fesses, depuis qu'à l'écart nous fuguons, je ne dis pas non, mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon, après avoir retiré mes chaussures, mes chaussettes et mon pantalon, devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui, que mon corps, sans tricher avec une histoire d'amour qui en justifierait la raison, tremble d'être au cœur de sa condition.



La première fois où l'obscurité du square abrita nos caresses je ne vis pas que des hommes plus âgés que nous s'y cachaient, ce n'est que lorsque nous sommes revenus dans ce même recoin que je les entrevis et que je me suis abandonné sans délai, tant mon âme le voulait, à tes mains m'asseyant sur ta bite, rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiant, mes futurs amants étaient là m'attendant.

Être l'un de ces inconnus, les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé, dont je me rapproche jusqu'à voir, dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur, la taille des bites qui les enculent dans un rituel où chacun donne, sans l'exprimer autrement qu'en le faisant, ce que le désir de l'autre attend.

Sans autre préambule que de m'être placé du côté de ceux qu'on encule, de tous ces hommes qui se branlent autour de moi en attendant leur tour, alors que le plus grandement outillé s'est détaché le premier de l'ombre pour satisfaire une envie que ne mesure la vigueur endurente de son vit, aucun n'est venu là pour mettre le holà.

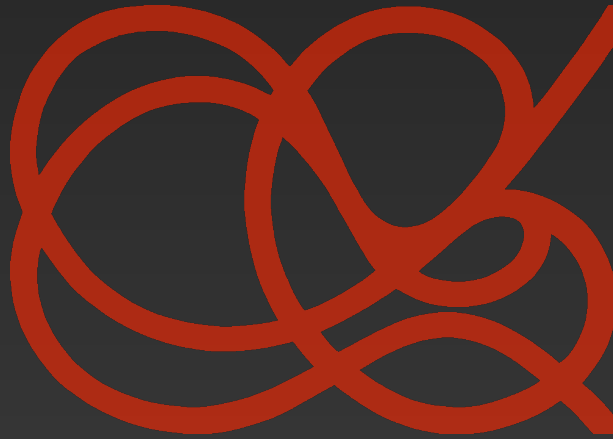


Ta soif, mon âme, de consumer tes désirs sans qu'aucun mot ne soit dit, me plaque contre des inconnus m'enculant sans merci.

M'inquiéteraient-je, dans ce retour frustrant d'une bite à sa mollesse, qu'une autre déjà se dresse pour honorer mes fesses si, de l'histoire d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir, mon âme en avait hérité l'espoir.

Que mon jeune corps qui séduit de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme, soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul auquel une histoire d'amour m'aurait lié, le dois-je à la crainte de mon âme que la tresse des mots d'une promesse ne soit plus fragile que le silence des anonymes caresses qui ne varie quand on honore mes fesses ?

Si mon âme ne préférerait, lors de mes rencontres avec les individus enhardis par ma jeunesse délinquante, le silence de la dérive des sens dans la jouissance à l'emboîtement des mots d'une histoire d'amour dont les amants se grisent tant que son fil ne se brise, peut-être me serais-je attaché à l'inconnu qui le premier avec retenue m'a enculé au lieu d'avaler le sperme de tous sans compter.

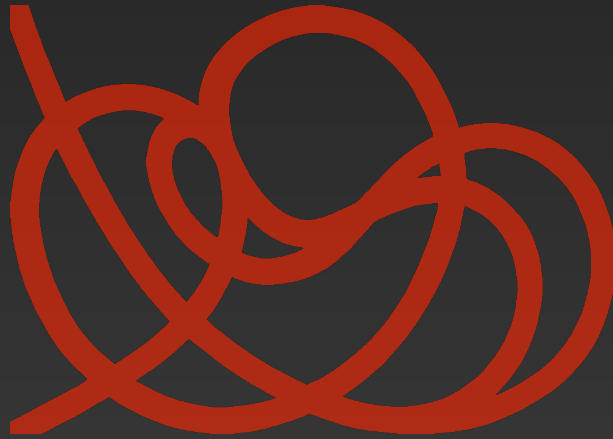


Dans ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état, je n'ai pas choisi d'être là, je n'y choisis pas le menu de mes repas, et comme pour les vêtements dont le fripier m'affuble, je ne choisis pas non plus la taille des bites qui m'enculent.

Je ne sais plus qui m'a appris que tu étais mort sur le chemin menant à Katmandou, mais je ne suis toujours pas certain que nous parlions de la même personne, de toi A. B., mon premier amour puisque pleure en moi le regret de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime », alors que c'était toujours vers moi que tu venais, quand tu triquais.

A. B., ta disparition n'a pas changé l'attachement que je te portais puisque, de t'attendre, déjà je le faisais quand, dans l'errance prolongée de notre enfance, plus souvent qu'à mon tour, tu m'enculais.

Mes pas ne retardaient sur la grandeur de ton pas, A. B. lorsque nous nous pressions de retrouver le baraquement aux ferrures rouillées et aux murs fissurés car bien avant de nous y faufiler, ta bite que crânement tu brandis alors que je m'accroupis, longue et raide comme une trique, sans l'avoir branlée, l'était déjà.

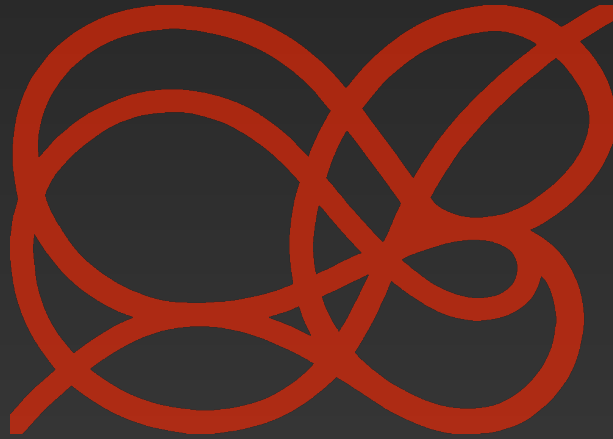


Ta trique pointant telle une canne devant nous dans la rue, pour que cela ne se voit, tu la plaques contre ton ventre avec la ceinture de ton pantalon le temps que nous trouvions, sans que nos désirs ne soient proférés dans un souffle qui ralentirait nos pas, la première encoignure inoccupée par la misère des vagabonds, ô A. B. mon amant dont la bite reste longtemps encore, rien que pour moi, ferme et longue.

A. B., la nature t'ayant doté d'une bite deux fois plus longue que la mienne, c'est à moi de jouir d'être enclé.

A. B., un enfant perdu dans un coin de rue je resterais si tu ne venais me clouer, autant de fois que tu le veux, ta trique dans les fesses sans que jamais je ne craigne l'intensité voyeuse de tes yeux.

Le chaos de mon cœur qui remonte paniquer ma tête ne trouve, auprès de toi, A. B., sa raison d'être que lorsque le plat de ton ventre revient fouetter pour de bon, le reste de pudeur de mes fesses.



Ta trique, ô A. B. mon amant, constamment je l'ai en moi, quand tu débandes dans mon cul, elle grossit dans ma tête.

A. B., te rappelles-tu du jour où nous nous sommes retrouvés associés pour les travaux d'entretiens du foyer et, ceux-ci rapidement bâclés et n'ayant pas cherché à me cacher pour me changer et laisser passer le temps pour décrocher mon pantalon propre de la patère du vestiaire, pour la première fois tu m'enculas et qu'affolé par ta vigueur je t'ai supplié d'un « plus longtemps » au lieu d'un « plus lentement ».

Alors que je n'avais pas encore atteint ma taille d'homme, que je puisse suspendre ton immense corps dans le ciel je m'en étonnais chaque fois que, pour pleinement m'enculer, après m'être couché à la renverse sur le sol, tu y plaquais mes mollets de chaque côté de ma tête.

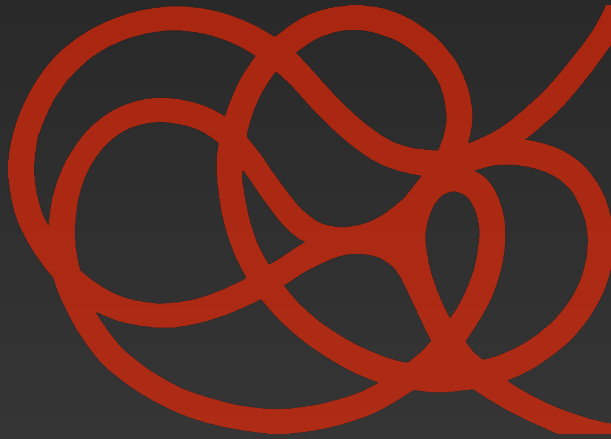
Comment confesser, sans me vanter, qu'empalé sur ta trique, ô A. B., plus d'une fois, les bras et les jambes en croix, j'ai fait la roue car, dès lors que les règlements et les lois de l'obéissance s'abolissaient en ta présence mon âme ne craignait pas de franchir la barrière du langage qui contraint mon corps à être moyennement sage, pour s'aventurer loin de sa cage.



Avec empressement je m'adonnais aux caresses que tu me disais aimer, A. B., et que de moi-même j'ai fini par goûter surtout quand le bout ta queue, merdeux, il l'était plus qu'un peu.

Rapidement tu te beurras un énorme sandwich pendant que je vidais mon ventre et lavais mes fesses par trop salies, t'en souviens-tu, A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour rejoindre les copains se repassant, accroupis sur la terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon pantalon, tous alors nous nous branlons, mais urge bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite de chacun ramollie nous regagnons nos lits. Sous le robinet servant à remplir le saut à serpiller je nettoie mes fesses et mes genoux saignants, la terrasse étant recouverte de graviers coupants.



Si, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus, mon âme ne fréquentait que les songes où l'absence d'incarnation de la chair dans le plaisir me ronge, ô chers compagnons qui se disputent le tendre que je suis, au pilori d'un désir infini, ligoté encore, je serais.

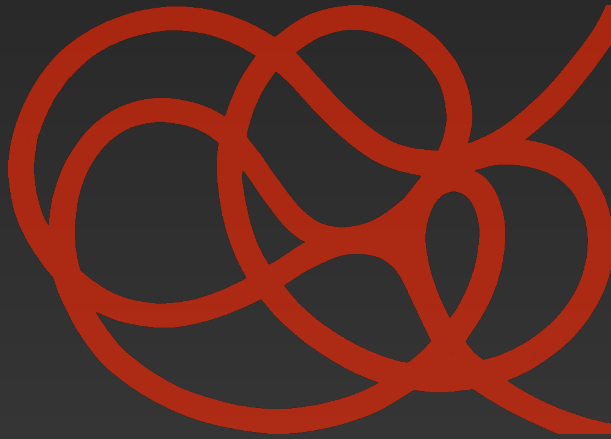
Cette abondance d'amour que vos verges déversent, tour à tour, tous les jours si, plutôt que de la recueillir dans mon corps sans faillir, mon âme la quémandait dans des enfilades de mots qui aguichent les sens dans des fantasmagories obsédantes, ô mes nombreux compagnons m'enculeriez-vous sitôt que, gaillardement, l'envie vous presse ?

Après l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que le cri de cette angoisse renonce à déchirer le silence de l'amour infini recueilli en mon mon âme qui se détache de mon corps puis doucement s'élève, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, jusqu'au plafond.



Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris, vous pensez contrarier mon âme en me salissant les fesses, mais c'est tout le contraire qui se produit puisque ce n'est que lorsque chacun, branlé, sucé, m'encule pour éjaculer que mon âme accède à cet amour désintéressé qui nous réunit. Ce que je vous dis là ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse puisque c'est ainsi, pour certains le jour, d'autres la nuit, qu'avec vous, je vis.

Du préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntai une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où une âme incline à se dissoudre dans les plaisirs de la chair vous amène pour, près du bassin qui agrémente d'une eau dormante la terrasse d'où s'élève, dans une trouée de ciel constellé, le remuement des premiers grands arbres, m'y assoir, confiant que ne tarde d'apparaître l'approche d'une ombre que mon attente veut voir.



Sans inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse, en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

Ma bite raidie n'étant que le prolongement de ta verge me transperçant jusqu'à la garde, sans toi, ô mon amant des forêts, mon corps, de nouveau, ne se serait éclos.

En allant au-devant des ombres dont les verges luisent comme des glaives dans la nuit des forêts mon âme multiplie les rencontres avec les amants qu'elle ne choisit de peur que l'amour infini ne soit rompu par le replis casanier de nouer la dérive déclinante de deux existences sur la seule préférence des sens si bien qu'aux aurores, dans le filet d'un souffle devenu trop faible pour enchaîner les mots balourds d'un retour aux heures chastes du jour, je respire le repos de la mort dans la fatigue de mon corps.



Ô mes amants de la nuit des forêt dont les ombres se confondent dans l'anonymat d'une ronde pour que nos amours sans ancrage ne soient réfrénés par une flétrissure de l'âge ou la disgrâce d'un visage, maintenant que pleut sur moi en abondance du sperme, mon âme souffrirait si toutes vos verges me fascinant n'avaient foui mon anus vraiment.

Si, couché sur le dos, je cessais d'entrouvrir mes fesses, l'amour infini qui irradie mon âme pour autant que mon corps s'abandonne à ce qu'il soit fendu, sans mollesse, par les assauts du bélier de vos reins, ô mes amants, il me faudrait alors le conquérir, mais de quel droit, de quel autorité ?

Mon ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts où des amants se relayent pour faire de mon corps, en l'enculant, un véhicule ardent, si mon âme timorée ne s'était réfugiée derrière la ronde des mots qui isole du monde pour attendre, dans un halo intimement tendre, d'être éternellement accueillie dans le ciel infini par l'amour promis.



Sans les amants de la forêt qui se relaient sur ma page pour faire de mon corps absent, en l'enculant, un véhicule ardent, mon âme sans âge ne poursuivrait son voyage vers la nuit ininterrompue de l'amour religieusement attendu, et pour que ne se referme l'horizon sur cette déraison, le sempiternel désir de l'orgie fantasmée n'épuise l'encre noire de la fuir en ne cessant de l'écrire.

Ô mes amants de la forêt qui revenez m'enculer dans la folie des pages brulantes que j'écris chaque fois que mon âme souffre trop de ne point jouir des plaisirs qu'elle s'interdit de peur que, mon corps cloué au sol pour s'être abandonné à être écartelé dans une orgie, elle ne soit plus animée par un désir qui ne vole au-delà d'une nuit.

Ô mon âme désirante qui, pour se soustraire à la tentation de s'incarner dans un plaisir de la chair qui limiterait l'horizon de ta déraison à celui d'une poignée de poussière sur la terre, fraie dans des poèmes de plus en plus compromettants, tu me tiens à l'écart des orgies dont ma plume resterait coite car, dès l'instant où je jouirais dans la nuit des forêts avalée par la gueule grande ouverte de la mort, d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque, je te perdrais.



à propos

Le poème “Mon âme” a été relu et modifié
à la date du lundi 29 mai 2023

Les diptyques de “coïts” dessinés pleine page
au crayon de couleur sur papier 21x29,7
et la mise en page sont de l’auteur.

Les droits de l’auteur sont réservés.

*Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand.*

➤ *Pour me contacter*

➤ *Pour une visite de mon site internet*

➤ *Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos
encouragements*